

Karim en a assez de se faire intimider



Karim, 18 ans

Le début de mon adolescence, c'est l'époque où je réussissais vraiment bien à l'école. Par contre, j'avais peu d'amis. Et l'intimidation a commencé à embarquer. Ça a commencé tranquillement.

Sixième année : une année de transition pour moi. J'ai changé d'école. C'était nouveau. Une page qui se tourne. Je mettais de l'espoir dans cette transition. Je me disais : « Bon. Peut-être que je vais avoir de nouveaux amis ! » Je voyais ça comme une nouvelle école, une nouvelle page.

À cette nouvelle école, il y avait un de mes frères qui jouait au football. Je commençais à assister aux *games* et à jouer un peu avec mes frères. Je voyais que c'était bien. Avant, je ne faisais pas beaucoup de sport. Mais là, j'ai commencé à en faire plus. Le sport, ça me faisait me sentir bien. Comment je pourrais dire ? Le mottion que j'avais, après avoir passé des années à endurer de ne jamais parler à personne, à ne pas faire grand-chose, à me sentir tout seul, à ne pas me sentir compris, le sport, ça me permettait d'évacuer tout ça, en quelque

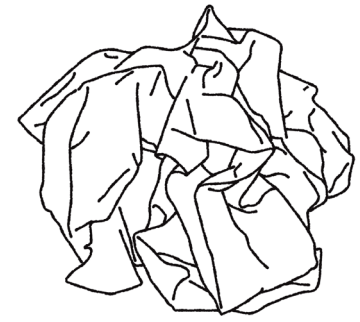


sorte. Mais jamais au point d'être satisfait à cent pour cent. Au fond de moi, je cherchais à trouver autre chose qui me ferait du bien. Le sport, ce n'était pas assez.

La période de la sixième année du primaire jusqu'en secondaire deux, je vivais de l'intimidation, mais pas jusqu'à en faire tout un plat.

Mais, quand je suis arrivé en secondaire trois, dans une autre école, boum ! L'intimidation.

Première journée d'école, je m'en rappellerai toujours. Il y avait un gars qui mesurait six pieds. Il était quand même assez grand et costaud. Il me tirait des objets en classe d'arts. Le prof ne faisait rien. On dirait qu'il ne voyait pas ce qui se passait.



La première fois, je n'ai pas trop rouspété. J'ai plutôt dit au gars, bien tranquillement : « Arrête. » Mais, ça n'a pas arrêté. L'intimidation a continué tout le long de l'année scolaire. Chaque jour. Le gars, dans le cours d'arts, il était le seul à agir comme ça dans cette classe. Mais il y en avait d'autres dans l'école qui m'intimidaient.

Je me faisais intimider dans l'autobus. Je me faisais intimider en sortant de l'école. Je me disais tout le temps la même chose : « Ça va aller mieux demain. » Mais je revenais tout le temps déçu chez moi.

Je n'avais le goût de parler à personne. J'espérais toujours vivre une journée où j'aurais vraiment aimé ça être là, à cette école-là... Ça n'arrivait jamais.

Je me rappelle encore... J'allais à l'école et j'avais des sueurs froides. J'avais chaud. Je ne me sentais pas confortable pantoute.

Même en faisant du sport, je me faisais encore intimider. On me disait : « Tu es pourri. Voyons, tu es donc bien laid, toi ! » Les injures, je les ai toutes entendues. Il y en a même qui me donnaient des coups sur l'épaule. Et moi, je ne faisais rien. Je ne réagissais pas. Ils me donnaient des coups ! C'est quelque chose quand même, non ? À un moment donné, mon épaule est même devenue enflée.

Un jour, ç'a été trop. Je me suis décidé à parler de tout ça à mon père. Ça fait que mon père a appelé les parents du gars en question. Il leur a demandé de dire à leur fils d'arrêter de me traiter comme ça. Le gars a arrêté. Mais il a dit à ses amis que j'avais demandé l'aide de mon père. Et les amis se sont mis à me dire : « Voyons, lui, il ne se défend pas tout seul. C'est son papa qui le défend ! » Ça fait que les autres ont pris le relais et se sont mis à m'intimider à leur tour. C'était moins physique, plutôt psychologique. Mais pas vraiment mieux.

Mes parents me disaient : « Si tu te fais intimider, que tu dis d'arrêter et que ça n'arrête pas, bien cogne. Cogne. Défends-toi. C'est rendu là, Karim. L'école ne fera rien, on dirait. » Moi, je le disais à l'école. Ils me répondaient : « Ah, oui, on va faire quelque chose. » Mais, ils ne faisaient rien. Ils ne faisaient strictement rien. Il y avait toujours des délais. Ils me disaient : « On attend une preuve. On ne l'a pas vu faire. » Pendant ce temps-là, moi, je trouvais ça vraiment difficile.

À un moment donné, il y a un gars, dans le bus, qui faisait semblant de me cracher dans les cheveux. Je lui ai dit : « Arrête. Arrête ! » Mais il continuait pratiquement chaque jour. Une journée, je me suis reviré, puis je lui ai donné un coup de poing dans la face. Le gars est resté frette. Puis, après, il voulait répliquer. Mais il y a un gars dans l'autobus qui a pris mon bord en lui répliquant : « Ça fait plusieurs journées que je te vois faire. Si tu continues, ce n'est pas lui qui va te frapper, c'est moi. » Le gars a finalement arrêté d'agir comme ça avec moi.



Mais, peu importe... Quand je retournais chez moi, le motton était là. Je n'avais le goût de rien faire. J'avais de la difficulté à l'école. J'avais de la misère à me concentrer. J'étais capable de passer mes cours, parce que je me donnais, mais j'avais perdu l'espoir que ma vie serait belle un jour...

Une autre fois, en classe, le grand en arts qui me tirait tout le temps des objets s'est levé et il est venu me donner un coup dans les genoux. Sur le côté de mon genou. On appelle ça un « cheerios », je pense.

Je me suis levé d'un coup sec, puis j'ai levé mon poing de toutes mes forces et je lui ai donné un coup. Drette au visage... Je m'en rappelle encore. Ses deux lèvres ont complètement fendu. Ce n'était pas une hémorragie, mais il a saigné quand même pas mal. Ça a fait un silence dans la classe. Les autres ont vu et se sont dit : « C'est quoi qui s'est passé ? »

Puis, après, j'ai pleuré. Et j'ai reçu une conséquence : une expulsion d'une journée. Au début, la direction voulait m'expulser trois jours. Trois jours... J'essayais d'expliquer à la directrice adjointe que je me faisais intimider par ce gars-là. Je lui disais : « Je me fais intimider depuis mon arrivée ici. C'est la seule façon que je peux me défendre. » Elle, elle me disait : « Ah, mais les règlements, ce sont les règlements. »

Je me sentais plus puni que la personne qui m'avait agressé.

Puis je me suis dit : « Bien voyons, ça n'a pas d'allure, tout ça. » Ça fait que j'en ai parlé à mes parents. Mon père est allé voir la directrice. Il est allé dire : « Non, non, non. Mon fils ne sera pas suspendu trois jours. » Après une longue discussion et l'idée évoquée par mon père de contester la décision de la directrice adjointe auprès de la direction générale, j'ai eu une seule journée de suspension, plutôt que trois...

Puis là, je m'en rappelle, tout le monde m'appelait « Karim, the killer ». Je me disais que ce n'était pas un nom qui me définissait bien. Mais, je me suis quand même dit que j'ai fait ce que je devais faire.

Avec un certain recul, je me disais même : « J'aurais dû frapper plus fort, j'aurais dû frapper plus qu'une fois. » Je ressentais de la rage à l'intérieur de moi. J'avais une colère. Je me disais : « J'aurais dû le faire, j'aurais dû. » Mais, je ne l'ai pas fait. Pour ça, je m'en suis voulu un certain temps. C'est une occasion que j'ai manquée, je trouve. Utiliser cette colère-là qu'il m'avait fait ressentir, pour lui dire : « Tu m'as fait vivre ça, bien tiens, je vais te le faire vivre à ton tour. Je ne te le ferai peut-être pas vivre à long terme, mais je vais te le faire savoir, c'est quoi. » Mais je ne l'ai pas fait. Parce que j'ai agi sur un coup de tête, sur les nerfs. Je me suis vite dit : « Hé, qu'est-ce que j'ai fait là ? »

J'avais peur des conséquences aussi... avec la directrice. Et aussi, surtout, je me suis mis à penser à ce que ma mère penserait de tout ça. Mais, ma mère, au contraire, quand elle a su que j'avais fait ça, elle était contente. Certains parents diraient : « Voyons, qu'est-ce que tu as fait là ? En pleine classe ! » Mais elle, elle savait tout ce que j'endurais depuis longtemps. Elle m'a dit : « Tu as fait ce que tu avais à faire. »

Après ce moment-là, j'ai commencé à avoir un peu plus d'amis. Cette journée-là, j'ai décidé de ne plus me faire marcher sur les pieds. J'ai décidé que c'était fini l'intimidation.

Après, quand je me faisais intimider, je répondais avec les poings. Ça finissait là. Parce que souvent, je gagnais la bataille. Pas parce que j'étais plus grand ou plus fort. C'est parce que j'avais l'habitude. Mes frères et moi, on se battait souvent entre nous. Pour le fun. Même si parfois, ça allait un peu loin. C'est ça, quand on a des frères et des sœurs.

À partir de cet épisode, j'ai commencé à avoir plus d'amis. Et là, j'ai commencé à profiter un peu plus des *partys*... Et j'ai commencé à avoir une petite consommation d'alcool. Je ne dirais pas qu'elle était élevée ou que j'avais un problème. Mais je consommais chaque semaine.



C'était mon année, disons, mon année... un peu *junky*! C'est l'année où j'ai testé la drogue – de la marijuana – pour la première fois. Je me suis senti mal, parce que je trouvais que j'avais brisé un code de valeurs dans ma famille. Ma mère disait toujours : « Prends-en pas. Fais-toi s'en pas. » Quand mon frère le plus vieux l'a su, il a dit : « Tu ne respectes pas les principes de la famille. » Lui, il l'a vraiment pris de même, puis ça, ça m'a fait mal quand il m'a dit ça. C'est vraiment ça qui m'a fait arrêter.

Je l'ai testé, mais je n'ai pas été plus loin. À un moment donné, je me suis dit : « Woh, je ne peux pas aller dans cette direction-là. » Parce que je m'étais tout le temps dit : « Soit je fais de bonnes choses, soit je vire mal. » Je ne voyais pas une zone grise entre les deux. Soit je prends le bon chemin, ou pas... Et là, je voyais que je m'en allais vers quelque chose d'autre que le bon chemin.

En secondaire cinq, déjà, je consommais moins d'alcool parce que je travaillais. Avec la loi, tu ne peux pas conduire si tu as consommé. Bien, ça réglait la question! Ça m'a aidé. Le travail, ça a toujours été important pour moi.

Encore aujourd'hui, je me dis qu'on se définit par le travail. En plus, on m'a toujours dit : « Toi, Karim, tu es vaillant. » Ma mère disait que tu peux ne pas être le meilleur, mais si tu es lâche, tu ne vaux pas grand-chose.

Durant toute cette période de mon secondaire, à partir du moment où j'ai frappé le gars, j'avais plus d'amis, mais il y avait toujours ce sentiment de vide que je ressentais. Ça me rappelle une phrase que j'ai entendue. Je pense que c'est Robin Williams qui l'a dite : « Il n'y a rien de pire que de se sentir seul quand on est entouré de monde. » Bien, c'était exactement ça pour moi. J'avais des amis, mais je ne me sentais quand même pas bien.

Aussi, je m'étais embarqué dans quelque chose qui ne me ressemblait pas. Mais je me disais : « Il y a quelque chose de mieux qui doit m'attendre. Ça ne peut pas être ça, la vie. »

Durant la période où je me suis fait intimider, je me sentais encore plus mal. Dans ce temps-là, je me disais souvent : « Mais où est-ce que je m'en vais? »

**Conception
pédagogique :**

Geneviève Beaulieu, ps. éd.,
Cégep de Victoriaville

Madeleine Veillet, M. Ps.,
Cégep de la Gaspésie et des Îles,
campus de Gaspé

